
Une relation exemplaire

Pierre Lellouche

La Tunisie, les juifs de Tunisie, la République française: beaucoup portent en eux, tout comme moi, ces trois protagonistes d'une histoire humaine extraordinaire. Une histoire aussi douloureuse et poignante — et elle le fut pour beaucoup —, qu'elle est exemplaire pour nous tous, Juifs et Arabes, Français et Tunisiens et, au-delà, pour bien d'autres peuples dans le monde en convulsion dans lequel nous vivons.

Exemplaire, cette relation entre la Tunisie et le judaïsme l'est tout d'abord par une longue histoire commune qui plonge ses racines bien au-delà des deux millénaires de l'ère chrétienne. D'autres ici sont infiniment plus qualifiés que moi pour analyser ce passé, la puissance de cette histoire. Mais comment se souvenir que les juifs furent les premiers Tunisiens, comment ne pas évoquer d'un mot que la présence juive remonte à la grande Carthage, que Djerba, l'île des Lotophages, fut habitée par les hébreux depuis l'époque du Premier Temple, que durant les sept siècles que dura la civilisation carthaginoise, le brassage des peuples et des religions se poursuivit jusqu'à nos jours, siècle après siècle: d'abord avec les Berbères, puis avec les Arabes et l'arrivée de l'Islam, avec plus tard encore l'arrivée des Ottomans et combien d'autres peuples méditerranéens puis enfin de l'Occident et de la France.

Au fond, dans ce tout petit territoire qu'est la Tunisie moderne, l'Histoire a fabriqué le concentré le plus fort et le plus harmonieux aussi, de tout ce qui devait fonder notre "civilisation méditerranéenne" au sens d'un Fernand Braudel, c'est-à-dire l'Occident moderne avec ses valeurs fondamentales, ses trois religions et toujours, en acteurs ou témoins de leur temps, les juifs de Tunisie.

Exemplaire, cette grande histoire l'est aussi par le modèle de coexistence qu'ont apporté au monde Juifs et Arabes de Tunisie.

Coexistence au fil des siècles, certes, mais de façon beaucoup plus significative je le crois, à l'époque moderne, c'est à dire depuis le début du XIXe siècle.

Alors que l'Europe, mais également de nombreuses terres arabes, y compris du Maghreb, étaient le théâtre incessant de persécutions ou de pogroms anti-juifs, en Tunisie à l'inverse, Arabes et Juifs ont démontré qu'ils pouvaient — qu'ils peuvent — coexister harmonieusement, travailler et vivre ensemble, rêver ensemble des mêmes contes de J'ha, partager les mêmes légendes, aimer la même musique d'Oum Kalthoum ou de Farid El Attrach, déguster la même cuisine et même parfois, participer aux mêmes pèlerinages — toutes religions confondues — dans la même ferveur.

Sans doute est-ce en raison de la profondeur de ces liens de fraternité, en même temps qu'en raison de l'humanisme qui caractérise le peuple tunisien, que la Tunisie sut s'engager la première sur la voie de l'ouverture politique, de la modernisation de l'Etat et de l'émancipation de la communauté juive. Comment ne pas se souvenir ici du grand règne d'Ahmad Bey, le Pierre Le Grand tunisien, qui entama ces réformes dès 1837, et de son successeur Mohamed Bey qui promulga le 9 septembre 1857 sous le nom de *Pacte Fondamental* une charte qui entraînait une véritable révolution dans les conceptions classiques du droit musulman traditionnel.

A juste titre, André Chouraqui, dans sa magistrale *Histoire des Juifs d'Afrique du Nord* rappelle l'extraordinaire novation que constituait ce texte à l'époque — et ce qu'il constitue toujours aujourd'hui par rapport aux pratiques de bon nombre de républiques islamiques contemporaines. Le Pacte reconnaissait instamment le droit de changer librement de religion (droit qui est refusé par bon nombre d'Etats arabes modernes qui ont refusé de l'inclure dans la Déclaration des droits de l'Homme adoptée par les Nations Unies), il établissait le libre accès aux emplois du pays sans distinction de religion pour peu que l'on ait la nationalité tunisienne; il reconnaissait aussi l'obligation du service militaire pour tous les Tunisiens, quelque soit, là encore, la religion. En somme, comme le remarque Chouraqui, le Pacte constituait "la première tentative au Maghreb de dissocier le spirituel et le temporel, d'organiser la cité terrestre sur des bases solides et équitables en distinguant l'Homme, le Citoyen et le Croyant".

Dans ce contexte-là, la création à Tunis en 1860 d'un Comité de l'Alliance Israélite Universelle, puis la signature le 12 mai 1881 du Traité du Bardo, ne devaient pas entraîner, comme en Algérie après la conquête, une révolution profonde dans la condition des Israélites; elles confirmaient plutôt les tendances libérales déjà en place dans le tissu politique et social tunisien, autant que dans les traditions et l'histoire du pays.

C'est cette même tradition de tolérance qui put se développer par la

suite, s'enrichissant de l'apport de la République française et de son attrait irrésistible auprès des juifs de Tunisie. Et c'est cette même tradition qui persiste, plus fortement que jamais jusqu'à ce jour malgré la page ignoble de Vichy et de l'occupation nazie, heureusement brève malgré les soudaines poussées de passions contre les Juifs qui de temps à autres rythmèrent les guerres du Proche-Orient depuis 1948.

Alors qu'une nouvelle page de l'Histoire du monde vient de s'ouvrir avec la fin de la Guerre froide, ma conviction profonde est que la coexistence judéo-arabe en Tunisie peut servir d'exemple phare, pour qu'enfin la paix s'installe au Proche-Orient, entre Israël et ses voisins, entre Juifs et Arabes de Palestine.

Les données géopolitiques nouvelles du Proche-Orient — élimination de l'URSS en tant que facteur d'aggravation permanente du conflit, apparition d'intérêts nationaux spécifiques au sein des pays arabes, naissance, avec l'Intifada d'une identité palestinienne autonome — sont autant de facteurs qui devraient conduire à dé-escalader le conflit israélo-palestinien. Celui-ci retourne en quelque sorte à son point de départ de 1947-48: il ne s'agit plus du conflit bipolaire par excellence grossi par les verres déformants de la Guerre froide, ni même d'une guerre inter-étatique, mais d'une quasi guerre civile entre deux peuples qui combattent pour le même bout de terre.

La fin de la Guerre froide et l'après-guerre du Golfe renforcent donc mon optimisme quant à la solution de ce conflit. Ici, l'exemple tunisien vient à point nommé rappeler que tolérance et respect mutuel peuvent s'établir durablement entre Juifs et Arabes.

Il vient aussi servir de modèle à l'ensemble du monde arabe et musulman pour que soit surmonté l'un des défis les plus fondamentaux du début du prochain siècle: la réconciliation de l'Islam avec les valeurs occidentales de liberté et de démocratie aujourd'hui devenues la base du système mondial moderne.

Un mot, avant de conclure pour évoquer le troisième pôle de notre histoire commune: la France. La relation entre Arabes et Juifs de Tunisie est également exemplaire en effet par son dénominateur commun de l'époque moderne: je veux parler de la France et des valeurs de la République, de l'amour et de la fascination dont jouit notre pays parmi ces deux communautés, au-delà des déchirements de la décolonisation, au-delà des frontières.

Eh c'est bien comme cela: il est bien que la France des libertés et de la fraternité, celle de la générosité et du développement soit désormais le point de passage moderne entre ces deux communautés. Ainsi à l'histoire de tolérance et de vie commune au fil des siècles entre Juifs et Arabes, s'ajoute désormais la référence aux valeurs de la Révolution française. C'est elle qui fut le grand moteur de la liberté parmi ces Juifs qui firent le choix de la France à partir de 1923 et qui combattirent plus tard contre les Nazis — comme mon propre père — pendant la Seconde

Guerre mondiale. C'est cette même référence qui anime ces Arabes tunisiens qui ont fait le choix de vivre ici et d'entrer dans notre communauté nationale au cours des dernières décennies.

On retrouve là, on le voit bien, les trois protagonistes du départ: la Tunisie, le judaïsme tunisien et la France avec ses valeurs si complémentaires de liberté et de fraternité.

Pierre Lellouche est député et Conseiller auprès du Maire de Paris.